



## Déjà parus chez EDILIVRE

- **Nocturne N° 13 ou l'étonnement des Dieux** 2017
- **Polaroïd** 2018
- **Journal intime d'un prie-Dieu suicidaire** 2019
- **Jules Ferry, Saint Amour** 2020
- **La petite fabrique du chaos** suivi de **Mes Possédés** 2021

Yves Baot

# **Dans tes larmes Joseph**

– monologue pour seul (e) en scène –

EDILIVRE

Cet ouvrage a été composé par Edilibre

Immeuble Le Cargo, 157 boulevard Mac Donald – 75019 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50

Mail : [client@edilibre.com](mailto:client@edilibre.com)

[www.edilibre.com](http://www.edilibre.com)



Imprimé en France

Texte intégral

Dépôt légal.

© Edilibre, septembre 2022

ISBN papier : 978-2-414-58714-8

Tous nos livres sont imprimés dans les règles environnementales les plus strictes.  
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

*Pour Joseph Weismann, l'homme qui sait*



# Prologue

**MUSIQUE** pendant tout ce prologue : *Yiddish Mazurka – The bridges Waltz (Klezmer Music) à l'accordéon et au violoncelle -*

Dans tes larmes Joseph, qu'est-ce qu'on entend ? Un juste refus ou juste un dégât du monde ? Est-ce une croisière de nuit à forte houle ou un vol intercontinental sous turbulences ?

La seule question qui me blesse et me taraude, c'est de savoir comment tu as pu traverser presque ce siècle en totalité tout en nous expliquant patiemment l'inexplicable comme si seulement quelques larmes nous donnaient la solution. Ont-elles un prix, ces larmes ? Ont-elles un coût ? Sont-elles une monnaie d'échange ?

L'autre soir, dans le téléviseur, tout était si clair. Tout était si dérisoire. Joli décor. Canapé contemporain rouge et gris. Ambiance fraîche et tamisée, décontractée. Atmosphère rassurante. Lumières dociles. Caméras souples et félines, guidées sur des rails qui tournaient autour de vos trois écrits. Une discrète inquiétude. Questions feutrées mais franches. Vous étiez trois invités. Trois récits entremêlés comme du barbelé. Trois discours qu'on aurait aimés inaudibles tant ils étaient clairs et crus. Trois vies. Trois vies volées. Trois vies humiliées. Trois destins qui ne s'étaient jamais croisés mais qui baignaient dans le même jus de souffrance. Et toi, Joseph, tu entendais les autres vies

que la tienne et tu acquiesçais. Tu étais en accord avec la douleur des autres présences.

Jusqu'à tes larmes.

Dans tes larmes Joseph, y a-t-il un océan de pardon ou tes larmes ne sont-elles que quelques gouttes d'une amertume définitive ?

Dans tes larmes Joseph, j'ai senti la peur.

Et la volonté de ne jamais s'y perdre.

Dans tes larmes Joseph, j'ai caressé le fil de ta résistance sans jamais comprendre sa solidité infinie.

Dans tes larmes Joseph, j'ai cédé à une peine froide mais pleine d'avenir pour les cohortes à venir.

Tes larmes portent-elles le sel de ce qui vient ? L'espoir de ce qui devra advenir ?

Dans tes larmes Joseph, je vois l'humanité qui se décolore. Et Dieu qui n'y est pas.

Ou juste au milieu des barbelés...

## Barbelés

Tu comprends tout de suite que cette étendue de barbelés qui te semble infinie, c'est ta mort ou ta liberté. Tu as onze ans. Petit Jo a onze ans et il se retrouve devant cet océan de barbelés à traverser, un Everest d'entrelacements en acier dur, de picots à espacements réguliers, avec une résistance à quatre cents kilos par mètre carré, finition galvanisée mais déjà rouillée, comme des milliers de mètres d'épaisseur à franchir, posés là, sûrement par rouleaux de deux cent cinquante mètres. Du barbelé vendu pour les champs et les prés, pour clore des espaces animaliers, vaches, porcs ou chèvres.

Futures viandes.

Du barbelé pour protéger les zones militaires, les sites industriels, les *sites sensibles* et qui n'attend que toi, petit Jo.

Le site sensible est entouré. Il est protégé des autres et de la chance. Il fixe la limite. En deçà, la peur qui transpire et le doute qui tord le ventre. Au-delà, un inconnu mais un inconnu qui pourrait se définir comme un espoir.

Tu prends soudainement conscience que ces barbelés ne sont pas seulement devant toi, mais aussi sous ton crâne. Combien de temps vas-tu hésiter ? Qu'est-ce qui résiste ? Le site est sensible et tu l'es plus encore. Un autre enfant de onze ans, un regard, une envie, un accord tacite et immédiat, un autre Joseph, un double, et c'est la décision. Le départ ne se décide pas : il est naturel. Du soleil au zénith

et sous le mirador jusqu'au soleil qui décline mais sans la surveillance armée.

Pas de tunnel. Pas de creusement. Juste un passage des corps. Deux corps. Joseph, tu as onze ans et tu vas pénétrer pendant cinq, six, sept heures peut-être, dans ce dédale d'absurdité. Le voyage à travers ces barbelés ne prend pas la forme d'une résistance : c'est juste un souffle de vie qui va se réaliser grâce à la farouche volonté de contrer l'inacceptable.

Un temps qui semble durer tout un hiver. Un hiver pendant l'été.

Traverser ces quinze mètres de ferraille mordante. S'habiller plus lourd pour pouvoir éviter les morsures. Trouver de quoi s'épaissir pour survivre. Mais survivre en nage dans l'été rude. Trop de vêtements. Trop de chaleur. Protéger son crâne. Protéger ses coudes. Ses genoux. Protéger ses mains. La sueur qui va couler. La sueur qui va finir par se mêler au sang. Le sang qui va finir par durcir avec la sueur. Tu penses à tout. Tu penses à l'autre qui va te ralentir ou tu penses à l'autre qui va te porter plus fort ? Tu penses à quoi ? Traverser le monde tel qu'il est devenu : enchevêtrement de blessures et de douleurs qui vont s'évanouir avec le soleil qui cogne au-dessus.

Tu penses à quoi ? Tu t'enfonces et tu te libères de ces entraves brûlantes et blessantes et tu penses à quoi ? Tu chasses le métal et tu te retournes parfois pour mesurer mentalement le chemin déjà parcouru. Tu penses à quoi ? Tu questionnes ton avancée ou tu te projettes dans ce qui reste de voyage ? Tu penses à quoi ?

Tu penses à quoi ?

La fournaise se consume sur vos deux têtes siamoises.  
Avancer. Coûte que coûte. Regarder devant soi. Se parler.

- Qu'est-ce que tu fous ?
- On va jamais y arriver !
- Si. On peut le faire. Continue.
- Je saigne de partout. On revient.
- On continue. On en est à la moitié. On continue.

Joseph et Joseph : c'est pour doubler les chances de réussite. C'est pile et face. C'est toi et moi. C'est nous : deux volontés farouches, deux cerises attachées à la même tige et que l'on pose sur une oreille pour faire boucle. Aucun Dieu. Nulle part. Mais deux Joseph. Deux charpentiers qui rebâtissent le toit des années qui finiront bien par rejeter la guerre.

Partir loin de ces mères qui hurlent leurs enfants.

Du ciel, qu'est-ce qu'on voit ? Du métal et deux gosses. Le ciel regarde le terreau du malheur et deux enfants de la Terre qui tentent d'y échapper...



## Pitchipoï

Dans tes larmes Joseph se noient toutes les mères. Toutes celles qui ont refusé l'arrachement. Ces mères que tu as vues tendre leurs mains, leurs bras, leurs corps tout entier vers des enfants hurlants. Ces mères qui hurlaient aussi fort que les soldats, que les chiens, que les enfants qui ne comprenaient rien. Rien que l'ultime abandon.

Masses de bêtes et d'Humains qui se révoltent.

Et toi, Joseph, tu le sais déjà. Tu sais que tu vas fuir car tu le sais, tu sais que cette noirceur livide n'est qu'un coloriage raté, tu le sais bien, tu sais que tu ne vas pas pouvoir continuer à regarder ce spectacle au fusain qui dégouline, tu sais définitivement que tu vas t'échapper. Seul ou accompagné ? Tu sais. Mais il y a les barbelés. Mais tu sais que rien n'est infranchissable, tu viens de le comprendre, tu sais que tout n'est qu'affaire de désir.

— Foutre le camp !

Tu sais que tu vas foutre le camp d'ici.

— Déguerpir à toute berzingue !

Tu sais que tu vas prendre tes jambes à ton cou.

Ton désir de fuir est une évidence. Tu le sais. Tu sais que tout cela ne peut continuer. Tu sais que ta raison n'y résisterait pas. Alors tu sais que l'espoir est dans le départ. Malgré les barbelés. Il n'y a que les barbelés de l'esprit qui

emprisonnent. Ceux-là sont franchissables puisque tu sais que tu les vois. Tu le sais. Tu le sais bien.

— Rendez-vous à Pitchipoï.

Ça, c'est sûr : tu te barres. Tu dégages de l'enfer. Jamais avant tu n'avais vu des mères qui avaient les bras plus longs qu'une voie de chemin de fer. Jamais tu n'avais entendu des mères qui aboyaient plus fort que des centaines de chiens. Jamais tu n'aurais pu imaginer que des mères pouvaient mourir d'arrachement en déchirant l'espace qui les entourait.

Tu sais. Tu le sais que ce n'est pas une fuite. Tu sais que tu vas courir loin, au-dessus des nuages s'il le faut, derrière des blindés, sous les bombes, sous les rafales de Mauser, caché dans la boue, sous la paille des granges, au fond des talus ou dans les ronces des forêts, dans le sang, dans la merde s'il le faut.

S'il le faut.

Tu le sais. Après ces heures de train dans la chaleur et la soif, ces heures de terreur et d'incompréhension, la course porte ailleurs, n'importe où. Ailleurs.

Tu pars pour Pitchipoï. Là. Cette liberté qu'on imagine. Maintenant. Tu n'en rêves plus : tu le décides. Tu sais parfaitement que tout cela est possible. Même si c'est sûrement impossible à faire avec les miradors, les fusils, la soif, les chiens, la nourriture de rien qu'on s'arrache comme des hyènes, les cris, les hurlements des mères, la faim, les barbelés, des barbelés, mes barbelés, tu sais que c'est possible. C'est impossible pour toi que ce ne soit pas possible.

Tu connais ton chemin. Ta nouvelle route.

Tu le sais.

## Huit chevaux en long

À la sortie du vélodrome, il y a les cars verts à plateforme. À la sortie des cars verts à plateforme, il y a une gare. Il y a la soif. Et la chaleur. Il y a la gare et ses quais. Au bord du quai, il y a un train. Il y a la soif. Et la chaleur.

Wagons à bestiaux. Wagons pour chevaux.

— Qu'est-ce qu'on fait là ? On va où ? On n'est pas des chevaux !

— Ne t'éloigne pas ! Prends ma main ! On va nous faire monter dans ce wagon-là.

Il y a la soif. Et la chaleur.

Dans tes larmes Joseph, les huit chevaux en long. C'est écrit. Sur le wagon qui pue, près des espaces ouverts qui pourraient être des fenêtres mais qui ne sont que des ouvertures grillagées, quelqu'un, un homme, une femme, un cheminot, un peintre en lettres, un inconscient, un artiste peut-être, a pris le temps de préciser que ce wagon est uniquement destiné au transport des chevaux ou des juments.

Peut-être aussi des poulains.

Huit chevaux en long : c'est la norme. C'est écrit. On ne peut faire rentrer que huit chevaux dans le sens de la marche avant ou arrière. Impossible dans le travers : ils risqueraient de se blesser. Huit chevaux, ce n'est plus la guerre. C'est presque déjà la paix. Huit chevaux, ça se protège comme une marchandise rare et fragile.

Il y a la soif. Et la chaleur.

Tu as tout vu. Et tu as tout compris. Pas de place pour les bêtes. On fait monter ton père, ta mère, tes sœurs mais pas de chevaux. Même pas ceux de bois que tu avais vus près du parc à jeux réservé aux Enfants, interdit aux Juifs.

La soif. Et la chaleur. Qu'est-ce que tu donnerais pour un fond de gourde ? Quel cheval partagerais-tu pour le fond d'une bouteille ou même le fruit juteux tombé de l'étal sur le pavé de la rue Montmartre ?

Tu entres dans la cage. On te serre contre la paroi intérieure, sous l'ouverture condamnée. Tu transpires en pensant à Guéchou, ton camarade, et à votre petit commerce privé. Un bonbon... Ou un rouleau de réglisse avec son bonbon central qui change les couleurs de la vie. Un rond noir sucré vendu dix centimes contre l'élastique qui aurait pu t'envoyer loin d'ici...

Guéchou a-t-il réussi à partir pour le paradis ? Guéchou est-il à Pitchipoï ?

Tu te souviens que Guéchou ne portait pas la décoration jaune. Guéchou, ton premier associé, boit peut-être une orangeade en colorant des chevaux musculeux sur la table de sa cuisine ?

— Guéchou, t'es où ? Viens voir où moi, je suis. Arrête un peu ton petit commerce sans moi et viens dans le wagon. Avec moi. Avec tes berlingots rouges. Et tes cartes postales de la rue Lepic. Guéchou ?

Je pourrais crier ton nom mais la chaleur est si forte. Je vais mourir peut-être. Mais je résiste à l'idée d'y croire. Pas mourir là, la gueule dans les braguettes. Devant moi, un grand type et son odeur. Sa ceinture et son pantalon trop grand. Sa bragette à demi ouverte et sa peur qui suinte. De

ma hauteur, je vois les autres et leurs dégaines affolées et je voudrais avoir le nez dans le vent mais c'est dans les ventres que je perds mon équilibre.

Le train démarre et la chaleur est déjà en route depuis longtemps. Et la soif qui dévore tout : l'air, ma bouche, la ceinture de ficelle de l'autre qui m'empêche l'accès à la lumière de la fenêtre qui n'en est pas une, mon ventre, mon crâne, mon espérance vacillante, ma langue, mes yeux et mes oreilles, la soif qui liquéfie tout. Et le souvenir proche, tout proche, de ce grand vélodrome qui a roulé sur nos vies amenuisées.

C'est écrit à l'extérieur du wagon. Je l'ai bien vu : 8 chevaux en long. Hommes 40.

À la tiquette, dans la cour de l'école, 40 billes en terre s'échangent contre 8 calots.

La soif. Et la chaleur.

Je vais me pisser dessus...



# Vélodrome

Le vélodrome, c'est comme un stade.

C'est un jeu.

De massacre.

Avec ses poutrelles comme du barbelé volant.

Avec ses croisées de métal au-dessus des tribunes  
comme des rails de chemin de fer qui n'attendent que leurs  
wagons.

Avec sa piste de travers qui ne sert qu'à rouler.

Tu roules le plus vite possible et tu fais des tours et  
toujours des tours de plus en plus vite, sans aucun regard  
pour les autres qui roulent aussi le plus vite possible. Tu ne  
t'arrêtes jamais. La tête dans le guidon, tu files comme le  
vent d'ouest et si tu t'arrêtes, tu tombes. Il va falloir rouler.  
Vite. Plus vite que la sagesse et que la folie des Hommes.

Il n'y a pas de vélos. Pas de cyclistes, pas de coureurs, pas  
de pneus sur le bord de la piste, pas d'odeur de caoutchouc  
chauffé. Rouler dans sa tête, c'est un défi.

Le vélodrome, c'est une erreur d'aiguillage.

Un défaut de braquet.

Une roue voilée.

Il y a des tribunes pour regarder les courses.

Crier. Encourager. Chanter à tue-tête les victoires et  
admirer peut-être les défaites.

Mais pas là.

Les victoires sentent la défaite.

Les tribunes grouillent de vivants et de presque morts.  
L'espace sature de malheur.

Et d'odeurs.  
À mourir.

Le vélodrome, ce n'est pas un jeu.  
Même de massacre.

Je vois toutes ces valises qui font comme un départ en vacances vers la côte. Dix. Cent. Trois cents. Huit cents. Mille. Toutes se côtoient comme pour un bal de bord de mer. Elles sont posées. Ou jetées. Ou empilées. Ou rangées par quatre, par dix. Elles sont souvent déplacées pour laisser place à d'autres valises qui seront à leur tour déplacées pour mieux disparaître. Il y en a sur le bord de la piste et dans les gradins de bois. Il y en a qui servent à se protéger des regards pour pleurer. D'autres derrière lesquelles on va se soulager tant il est inhumain de se retenir si longtemps. Il y a des valises en carton bouilli et des malles légères en cuir de Russie. On est riche ou moins riche. On est pauvre. Ou moins pauvre. Il y a des valises qui cachent des vies que l'on sent à l'agonie, des valises qui débordent de petites robes fanées et de costumes bien repassés qui reprendront du service à la fin de l'été. Des petites valises qui partent sans s'embarrasser de demain et des grands sacs qui n'attendent que la cale des paquebots de luxe.

Des bagages qui espèrent la fin de la guerre.

J'ai vu maman plier les chemises après l'arrivée de la police et l'arrestation. J'ai vu papa qui n'a même pas pu terminer sa coupe droite. J'ai aidé à porter la petite valise

avec ma soeur. Papa et maman se sont relayés pour porter le plus lourde.

Et l'orage qui éclate. La pluie sur l'immense verrière. Le bruit acharné de l'attaque. Le déluge sans Noé. Et les lumières violentes qui resteront allumées jusqu'à la fin du monde.

Pour toi, Joseph, c'est comme une intuition, le vélodrome, c'est le début de ta fin du monde.



## La fenêtre

(Il sera nécessaire, à cet endroit du jeu scénique, de chanter la **comptine** pour enfants Par la fenêtre ouverte)

*Par la fenêtre ouverte*

*Bonjour, bonjour*

*Par la fenêtre ouverte*

*Bonjour le jour*

*Bonjour les amis*

*Tous ceux qui sont ici,*

*Bonjour les copains,*

*Tous ceux qui sont au loin*

*Bonjour Joseph*

*Bonjour Sura*

*Bonjour Samuel*

*Bonjour Charlotte*

*Bonjour Rachel*

16 juillet. Il fait chaud. À midi, ils sont derrière la porte d'entrée. Deux hommes. Un type en tenue, matricule 137. Un autre en civil. Ils frappent avec leurs poings contre le bois de la porte. Ils entrent. L'homme en civil, d'un coup d'œil circulaire, se précipite sur la petite fenêtre de la salle et la ferme rapidement au loquet. C'est son premier geste. C'est son urgence. Il fait si chaud que ce geste ne se comprend pas. Fuir les bruits de la rue et se concentrer sur le calme d'une descente de police.

Deux hommes pénètrent ton quotidien et l'un d'eux boucle la seule fenêtre de l'endroit.

— On ne se suicide pas, madame. J'en ai vu d'autres. Et ce matin même. Plusieurs...

*Par la fenêtre ouverte*

*Bonsoir, bonsoir*

*Par la fenêtre ouverte*

*Bonsoir le soir*

*Par la fenêtre ouverte*

*Bonsoir, bonsoir*

*Par la fenêtre ouverte*

*Bonsoir l'espoir...*

Dans tes larmes Joseph, je vois cette fenêtre qui se referme. J'entends les deux longues tringles qui glissent le long du cadre. Je fixe la poignée à crémone qui tourne et le bruit sec dans les gâches en haut et en bas des supports.

*Par la fenêtre fermée*

*Bonsoir, bonsoir*

*Par la fenêtre fermée*

*au revoir, au revoir...*

## Leçon d'écriture

Commencer par une majuscule. Le **A**. La première lettre d'un alphabet grotesque.

Terminer par une autre majuscule. Un **Z**. La dernière d'un alphabet inutile.

Mais entre ces deux lettres, le corps du mot, la musculature du nom propre qui ne l'a jamais été...

Entre ces deux lettres qui ont toujours servi de butoirs à des trains fantômes, il y a tes larmes Joseph. Pour écrire le mot. Le mot des hontes et de l'irréparable.

Les autres lettres : celles qui seront le ventre du monstre. Entre **A**, la majuscule et **Z**, la terminale.

Dans tes larmes Joseph, je cherche les autres lettres.

Avec ces quelques signes inoffensifs, on fabrique une solution finale. Un train des désespérances.

Le **A** d'Antisémité. Ou d'Aryen.

Le **U** d'Unmensch : le sous-homme du wagon à chevaux en long par 8.

Le **S** de Shoah. Ou de Samuel. Ou de Sura.

Le **C** de Châlit. Ou de Crematorium. Et de Charlotte.

Le **H** d'Holocauste.

Le **W** de Wagon, de wagonnet.

Le **I** d'Inspection des camps et des corps.

Le **T** de Typhoïde. De Typhus.

Le **Z** de Zyklon pour en finir avec la lettre ultime.

Dans tes larmes Joseph, tu ne trouves pas le R de Rachel.  
Tu manques d'air soudainement.

1965 : tu te décides.

Volonté ferme. Qu'est-ce qui manque à ta vie ? Un voyage. Quel voyage ? Vers l'est ou vers toi ?

Berlin. Se retrouver là. Sortir du secteur américain. Départ pour Auschwitz. Le travail rend libre. Apercevoir déjà, de loin, cette arche surmontée d'une tour. Tu as déjà vu tout ça. Mais dans les livres. Tu ne marches plus dans les pages d'un roman noir. Allonger ses pas le long des rails, de la ligne unique et de ses deux embranchements. Prendre l'allée près des miradors. Couper à la perpendiculaire des baraquements. S'arrêter. Souffler. Reprendre son souffle. S'arrêter encore un instant, le long des barbelés, tout près d'une cheminée en ruine. Lever le visage vers cette tour de Babel noircie des restes du monde. Souffler sans savoir prier. Reprendre sa marche et son souffle une fois encore. Stopper net puis repartir au rythme du cœur qui s'affole et se dérègle.

Et comprendre.

Dans tes larmes Joseph, moi, j'entends le silence de cette cheminée qui fait juste semblant d'être devenue un décor. Je cherche le bruit des briques noircies, des grandes mémoires familiales. Je scrute les joints fragiles, mais qui tiennent encore grâce à la cendre de l'Histoire des innocents.

Le silence, c'est ce bruit furieux qui se tait. C'est le cri des spectres que l'on n'entend plus. C'est la fumée imaginaire de la cheminée en ruine mais que l'on voit encore...

Dans tes larmes Joseph, se croisent des fantômes.

Le vide en soi.

## Ce petit luxe...

**MUSIQUE**: *Duo violon-accordéon – version courte – (musique Klezmer) avec Marc Tairraz au violon et Stéphane Plouvin à l'accordéon*

Je voudrais, à ce stade inabouti de mon discours, te demander de me livrer ton secret. Au moins une partie ? Un mot ? Une briebe ? Un envers de carte postale ? Le goût de la réglisse et du bonbon aux couleurs multiples ? Ce secret que tu gardes si bien, si furieusement depuis tant de nuages, de soleil et de pluies, depuis tant de vacances, de commerce et de tractations, de naissances et de disparitions, depuis toutes tes peines renouvelées et tes doutes balayés.

Le souffle des tempêtes est passé sur toi et tu ne demandais rien. La force des ouragans. La violence des tornades. La folie du cyclone.

Je veux savoir. Par-delà cette orgie d'incompréhension. Par-delà cet exil à toi-même.

Est-ce le désir, ce luxe infini, qui inonde tes joues Joseph ?

Dans tes larmes Joseph, il n'y a pas de mort possible...

